

Notre petit journal a failli être supprimé par la censure... de notre précédent imprimeur, qui s'est refusé à imprimer une charge satirique sur le ministre de la guerre. Cet honorable industriel se croit toujours sous le régime impérial. Malgré ce contre-temps, nous ferons paraître très-prochainement notre double numéro en retard et dont l'histoire est tout un drame.

LA TRAHISON DE GUIGNOL.

Tez, ça m'embête à la fin. Velà, je sais pas combien de temps, depuis que je me suis mis dans la journalisme, que je me carène le sang à faire de la bonne ouvrage; je vous trame des pièces à la vieille manière, de taffetas solide comme de drap, de satin reluisant comme une glace; tout le monde disoit que c'est mon ateyer que fait le mieux, que mes mequiers sont les mieux montés, que mes apprentisses valent des patrons, et que nous fons honneur à la fabrique lyonnaise. Bon, pis après, à quoi que ça sert?

Dans le temps que les Prussiens commençaient à s'abader et à essayer leur trancanoir à aiguille sus les Autrichiens, j'ai ben assez quinché: Attention, les gones, arrivez donc, un coup de main pour décapiller les Novriens, les Vilainsbargeois et les autres des griffes de ces galavards. — Taisez-vous donc, qu'on me rebriquaît, vous voyez donc pas qu'y faut qu'y redressent leurs frontières que sont toutes de guinguoi. — Oh! imbeciles, fichez-moi donc la paix avè vos redressements, y vont en faire de propres; gn'a le Bisquemal aveq eusses. — Bismarck, c'est un homme habile, nous sommes d'accord. — Bisquemal, c'est zune canaille, que je vous dis!

Je t'en fiches, y fiesont pas plus de compte que si j'avais chanté Margot et Blaise. Et quand je suis z'allé à Paris pour l'imposition universelle, ces benôis en ont y fait de ceremonies au roi de Prusse; y disoient que c'était un bon pepa, y leur z'y a joliment fait voir. C'était, comme je disais, qu'y z'étoient venus pour appincher comment que la ville était faite. Le Bisquemal y mettait tout sur un papier. Mais ces avanglés de Parisiens y voyont rien qu'une chose, que ça leur faisait ramier des piastres; à présent, y leur z'y fait dégobiller tout ça qu'y z'ont volé au monde et y quinchent, c'est ben temps!

Tas de borniclasses qu'ont pas voulu écouter ceusses qui connaissent le détrancannement, y perdent la boussole, y z'en sont comme de bardoires contre un reverbère.

J'ai ben vu venir le coup, dès le commencement, j'y ai dit, j'y repète, j'y repète encore: Vous y êtes pas, z'enfants, vous z'y êtes pas, vous menez mal le barcot et vous allez vous buter contre la pile, vous savez pas magneiz l'empeinte. — Ah! ouait, y veulent tous mitrailonner pire que jamais et tant pire pour ceusses qui sauront pas faire leurs agotiaux.

Et pis encore, quand les bargeois étioient les maîtres, je leur z'y disoit ben: Rognez donc pas les journées, et fesez donc pas tant de réductions sus les façons, que le pauvre monde crèvent de faim, au lieu que vous vous gonflez la basane de bons fricots et ça les fait bisquer qu'y se revengeront un de ces quatre matins.

Alorse on disoit comme ça que j'étais un évolutionnaire que je voulais faire prendre les cetoysens à tire-cheveux, si bien que mon patron m'a fiché dihors de sa boutique. Pis maintenant à l'incontraire que c'est les ouvriers — censément — que sont les maîtres, moi que voyais venir le coup, je leurs y dis de pas faire de bêtises; mais y a pas mèche de leur z'y faire entendre raison. Sans compter le Grambêta qu'esse un piaillard et un feseur d'embarras, y semble qu'on les paye tous pour faire ébauyer notre canette mocratique et ramener l'autre. Et moi, pace que j'ai d'aime, que j'ai reniflé le boccon, et que je veux pas l'avalier, y disent comme ça que je suis dans les vieilles croûtes, et gn'a Gnafron que m'a dit l'autre jour que j'étais un aristô. Mais que je le rattrappe à m'y redire une autre fois, l'ivrognesse, c'est moi que vous le regrollerai.

Et ben, tout ça, z'enfants, ça m'embête à la fin. Pis aussi que je me crève le tempérament à l'ouvrage et que c'est le patron toujours qu'empoche les jaunets. C'est des bêtises, je vais bien tâcher moyen de m'embander dans la boutique à Polichinelle; gn'a que ce mequier-là que gagne. En parlez pas rien à personne, je fais pas de cachotteries avè vous. Ecoutez voir le plan que j'ai tiré. J'ai été n'acheter une belle feuille de papier ministre pour mes quatre sous et pis j'ai écrit une lettre à l'autre, vous savez? Je m'en vas vous la lire, mais y disez pas rien à personne; si le Caramel ou le Grambêta venaient à le savoir, ça ferait joli: oh! què z'affiches, què z'affiches!

Velà le mächon:

A Mssieu Louis-Napoléon Bonapart, ci-devant Président de la République, Empereur des Français, du Messique, des Arabes et aux autres sauvages de c't univers, pesentement en chômage à Vilainsouhait, en Pruserie.

Mssieu Sire,

Jé n'ai appris avè une émotion tout plein respectable l'histoire du malheur que vous z'est arrivé et qu'esse ben vrai plus pitoyable que celle-là de Geneviève de Barabant.

Quand je me rappelle comment que, dans le temps, vous n'avez rencogné au fin fond de la grande armoire ce septre rouge que nous fesait tant peur, et coupé la queue à ce tigre de l'anarchie que voulait nous délavorer, ça m'en bouligue tous les boyes que je n'en bave comme une merluche.

Ah! Mssieu Sire, comme nous étions heureux dans le temps que vous nous fesiez marcher à coups de trique! comme ça n'allait bien; le commerce et les démolitions! comme y fesaient bien tous leurs affaires, les entrepreneurs, les regrattiers, les mouchards et les poutrônes! C'est-y pas dommage que maintenant y soyent obligés de gagner leur vie en travaillant comme tout le monde. Vrai, nous sommes trop malheureux, et depuis que nos chefs-juges et autres procureurs impériaux sont plus là pour me ficher des calottes et démolir mes boutiques journalistiques, parce que j'avais une trop bonne platine, et ben y me semble qui me manque quèque chose. Nous sons tous comme ça en France, aussi arregardez-voir que nous en voulons tant à ces Prussiens que vous tiennent prisonnier, que nous pouvons pas les sentir du depuis et que nous voulons pas faire la paix avec eusses. Ah! si pouvoient tant seulement vous ramener, nous ont tant envie de vous savoir, que nous serions tous disposés à partir pour Cayenne et Lambessa, de la joie de vous voir revenir, comme ça n'est arrivé à quèques-uns en 52 pour vote premier évènement.

Dans c't idée, et pour vous montrer le chemin de traverse que doit vous ramener en France, je me suis pensé de vous coucher en écriture notre état de situation que sera censément comme le lisage de dessin que vous servira à monter votre méquier.

Primo, Sire, faut savoir que nous ons de ce moment pour chefs emperceurs, trois artignols que connaissent pas la manicle et que sont entrepris comme un dinde qu'a trouvé un parepluie. Gn'a d'abord le Cramiaux qu'a fait un gros livre de jugerie; mais comme gn'a rien à juger, y roupille comme un sénateur. Ensuite gn'a Mssieu Laid-Besoin; qui-là n'a jamais rien fait de son vivant, y travaille encore moins depuis qu'y n'esse enterré dans le cimetièrre des honneurs. Ces deux masques-là pourraient bien servir à faire peur aux Prussiens avè leurs frimousses; mais y s'ensauvent dès qu'y les voyent venir.

Le troisième c'est un fourachaux fini, mais y se connaît rien qu'en piaille, et au lieu de travailler, y commande aux autres, mais tout au rebours de la renverse. C'est un borniclasse, quoi! qu'on a appelé Grambêta à cause de ça.

Maintenant à Lyon, c'est quâsiment de même. Le sénateur en chef, le Conseil municipable ont trouvé si tant moyen d'embêter le monde, et manquement les gros bargeois, que personne veut plus entendre parler de la République, même les Republicains pire que les autres.

Vous voyez d'ici que velà le moment de vous renvenir et de regrimper sus vote cabelot impériaire. Vous pouvez tout de suite commencer à faire empailler à neuf ce grand canari à grand bec et à grands griffes que sert d'enseigne à votre boutique.

Bien vrai, que vous me direz comme ça que depuis vous gn'a eu de revire-marion, et que la France est toute retournée. Y croyez pas, allez, c'est de blagues tout ça; tout est comme paravant. Une fois que vous saurez les noms des nouveaux, vous vous reconnaîtrez tout de suite, c'est franc comme de votre temps.

Le Parfait s'appelle Caramel au lieu de Sancier, mais y marche tout comme lui. Le conseil municipable parle déjà de taper sus les journaux que font de positions, vous voyez qu'y sont dans le mouvement, même qu'y sont encore plus malins et qu'y se font payer leurs journées comme de députés ou de petits sénateurs. Hein! je pense que vous les renierez pas ceux-là. Gn'a aussi le procureur chef, c'est un p'tit jeune qu'a déjà bien de dispositions, pisque y a fiché, à ce qu'on dit, sans jugement de zévolutionnaires à Saint-Joseph. Enfin, j'en finirai pas si fallait vous débobiner toute l'affaire. Maginez-vous seulement que c'est comme paravant et que gn'a que les masques de changés.

Donc, Mssieu Sire, vous pouvez commencer à graisser vos bottes pour vous renvenir, pisque c'est toujours le règne des paillasses et des arlequins. Si gn'a quèque chose pour vote service que soye de mon mequier, m'oubliez pas, si vous plaît.

Dans c't espoir profitable, je n'ai l'honneur de vous sigogner mes inflexions les plus respectables.

Vote tres-humble serviteur et sujet passé, présent, futur et à venir.

JEAN GUIGNOL,

Cetoyen de Lyon et menistre ou sénateur, si c'était un effet de vote bonté.

Poste-scripton. — Vous savez que c'est tantôt la Noël, qu'à Lyon on paie les loyers pour six mois. Pis aussi y faudrait un tartan à la Madelon. Pis encore nous voulons acheter un sac de poudre Vicat, de provisions pour le siège, quoi: les bardannes se sont nichées sus la suspente, ça prend trop de temps pour les écraser, nom d'un rat! Ça ferait ben, le tout, trois cent septante-cinq francs. Mais faut pas vous gêner, je dis ça par maguère de conversation, vous savez.

BULLETIN DE LA GUERRE.

Les combats du 2 et du 3 décembre, que les ordres maladroits et les faux renseignements transmis au général d'Aurelles par le gouvernement avaient fait livrer, nous ont fait perdre une seconde fois la ligne de la Loire. Nous en sommes réduits au système d'expectative défensive, qu'après la chute de Metz nous indiquions comme la dernière chance de salut qui nous restait.

Malheureusement ce double échec retardera de beaucoup l'instant où nous pourrions rentrer efficacement en ligne. Paris peut tomber avant que nous ayons réparé et augmenté nos forces, et ce nouveau désastre donnerait à l'ennemi 300,000 hommes de plus, singulièrement compromettant pour notre plan de défense, qui, efficace il y a cinq semaines, deviendrait beaucoup plus problématique.

Malgré les décrets du gouvernement qui ont divisé l'armée de la Loire en deux, il est certain qu'elle est fractionnée en un plus grand nombre de débris qui se sont retirés sur des points différents. Sur la rive gauche, un corps important se retirait sur Bourges et a été atteint le 7, à la hauteur de Salbris, par une division de cavalerie ennemie contre laquelle il a livré combat. Un autre corps se dirigeait vers l'Ouest le long du fleuve et a dû attendre Blois. Sur la rive droite, même divergence de marches: nous trouvons le 7 nos troupes aux prises avec les Prussiens à la hauteur de Gien. Dans une direction tout opposée, le corps le plus important formé de l'armée de la Loire se montrait à la hauteur de Meung, soutenait les attaques de l'ennemi et tentait même des mouvements offensifs. Ce corps, placé sous les ordres du général de Chanzy, paraît s'élever à 100,000 hommes au moins et comprendre nos meilleures troupes. Sa situation était néanmoins critique, exposé qu'il était à être rejeté sur la Loire et à accepter le combat dans cette position désavantageuse. Mais il n'avait heureusement devant lui que les 50,000 hommes du duc de Mecklembourg soutenus peut-être par le 10^{me} corps. L'ennemi, du reste, était à bout de force, et notre armée a pu se dérober et effectuer à l'insu des Allemands la difficile opération du passage de la Loire. On ne sait pas du reste où se trouve actuellement ce général, non plus que Bourbaki et Martin des Pallières.

Quant aux ennemis, ils se sont eux-mêmes dispersés: le 3^{me} corps opère sur la rive droite dans la direction de Gien et Briare; le 9^{me} est sur la rive gauche marchant à l'Ouest, puis que nous savons que Chambord a été pris par un bataillon d'infanterie hessoise, laquelle compose la 25^{me} division, qui remplace la 17^{me} dans la formation du 9^{me} corps. Le 10^{me} corps (Hanovriens) servirait de réserve à l'armée du duc de Mecklembourg sur la rive droite, car c'est de ce corps qu'il s'agit dans les dépêches du gouvernement, où il est dit, avec l'exagération habituelle que toute l'armée de Frédéric-Charles contient devant Beaugency celle du grand-duc.

Cet état de choses rend fort critique la situation de Paris, et si l'armée du Nord n'est pas capable d'opérer une sérieuse diversion en battant celle de Manteuffel, le sort de la capitale deviendrait inquiétant. Sans cela, une sortie de la garnison devient sans objet, en admettant que 80 à 100,000 hommes parvinssent à percer les lignes d'investissement, ce qui n'est guère probable, à en juger par le résultat des efforts héroïques tentés les 29 et 30 novembre. Ils courraient à une perte certaine, abandonnés en rase campagne, sans cavalerie et sans approvisionnements.

Il est vrai que la valeur, le chiffre formidable de la garnison, sa résolution énergique de résister jusqu'au bout, la force des défenseurs, l'abondance des vivres, sont des garanties d'une longue résistance; mais il faut compter avec la population civile de 1,800,000 âmes, qui n'a supporté que des privations actuellement insignifiantes, mais qui, symptôme plus alarmant, s'ennuie et s'inquiète. Si les défenseurs parviennent à triompher de cette fâcheuse disposition, nous pourrions compter pour trois mois encore de résistance, car l'ennemi a commis dans les premières semaines de l'investissement des fautes qu'il ne peut plus réparer. Un tel délai nous suffirait pour nous assurer la victoire, si toutefois notre organisation et nos opérations sont plus habilement menées qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent.

À l'Est, aucun fait nouveau ne s'est produit. Il paraît que, contrairement à ce que nous avons dit dans dernier Bulletin, le corps de Werder est exclusivement destiné à couvrir le siège de Belfort, et ne prendra pas l'offensive avant la reddition de cette place sur laquelle d'ailleurs nous n'avons aucun renseignement certain. Il paraît seulement que l'ennemi serait parvenu à occuper le mont Salbert, à l'Ouest, y aurait ouvert la tranchée et aurait ainsi entrepris un siège régulier qu'il mènerait vigoureusement, mais avec des alternatives dont nous ne sommes nullement instruits.

FOLLAD.

LES HOSPICES DE LYON.

Le bruit s'est répandu que le conseil municipal aurait dissout et remplacé l'administration actuelle des hospices. Nous espérons qu'il n'en est rien, que la municipalité ne se sera pas rendue coupable d'une telle illégalité. En tous cas, nous sommes sûrs de l'énergie et des sentiments de dignité des administrateurs de cette grande institution; ils se rappelleront qu'ils sont les dépositaires d'un pouvoir indépendant, plusieurs fois séculaire, que les droits qu'ils exercent, quoique souvent altérés et méconnus, sont ceux de tous les ordres de la cité et qu'un seul corps municipal n'a pas le droit d'en disposer à sa guise, quelque rang qu'il occupe dans l'ordre administratif.

LÉO.

LES VRAIS PRUSSIENS.

Les journaux ont reproduit ce mot attribué à un officier bavarois pris à Coulmiers par nos soldats : Ne vous en prenez qu'aux Prussiens, aux vrais Prussiens, aurait-il dit, et la guerre sera bientôt finie!

Le mot fut répété comme un heureux symptôme et une lumineuse révélation; en réalité, le Bavarois se moquait de nous.

Dans toute l'armée allemande, il y a à peine 20,000 vrais Prussiens, de vieux Borussiens, comme on l'écrivait avec intention.

Les Prussiens, en effet, qui depuis un peu plus d'un siècle et demi ont donné leur nom à la monarchie des Hohenzollern, ne forment qu'une partie très-minime de la population de cet Etat. Ils sont relégués à l'extrémité orientale du royaume et encore faut-il remarquer que près d'un tiers des habitants de la Prusse propre se compose de Polonais et de Lithuaniens. On peut donc avancer sans trop d'exagération que sur les 30 à 40,000 hommes que comporte le premier corps fourni par la province de Prusse, une dizaine de mille sont Slaves et non Prussiens.

Mais si l'on entend par Prussiens tous les anciens sujets du roi de Prusse, il y a un choix à faire. Nous y comptons volontiers, si on l'exige, les Poméraniens et les Brandebourgeois, qui font partie du royaume depuis près de trois cents ans; mais peut-on y comprendre les Silésiens conquis il y a cent trente ans à peine? Les Polonais annexés en 1772 à la suite du partage de ce malheureux royaume? les Westphaliens et les Allemands du Rhin placés sous le sceptre des Hohenzollern depuis 55 ans seulement en vertu des traités de 1815? Moins encore prendra-t-on pour de vrais Prussiens les Hanovriens, les Nassauviens volés en 1866 à leurs gouvernements, les Saxons, les Hessois, les républicains de Francfort, de Brême, d'Hambourg et de Lubeck, les habitants du Schleswig-Holstein, tous courbés depuis quatre ans sous le joug de la Prusse, à laquelle notre attitude si impolitique et si lâche les livra à cette époque.

En résumé, les armées allemandes que la Prusse et notre propre maladresse ont armées contre nous se composent de Mecklembourgeois, de Saxons, de Bava-rois, de Hanovriens, de Hessois, de Souabes, de West-phaliens, de Polonais, de Lithuaniens, de Scandinaves, et dans cette masse c'est à peine si l'on compte un sixième d'anciens sujets du roi de Prusse et un trentième de vrais Prussiens.

MITRAILLEUSES.

Le roi de Prusse a décidément accepté le titre d'Empereur d'Allemagne!

Il y a deux cents ans à peine, le roi de Prusse s'appelait Monsieur le marquis de Brandebourg, et un certain petit vicomte, que l'on appelait M. de Turénne, lui administrait quelques leçons militaires qu'il se hâtait d'aller méditer dans son marquisat.

Quelques années après, en 1701, le marquis devint roi par la grâce de l'Empereur d'Allemagne, et aujourd'hui, en 1870, — 169 ans après, — c'est lui qui est Empereur d'Allemagne.

Certes, cela s'appelle marcher vite en besogne, seulement il y a un proverbe qui dit : Ce qui fait rage ne dure pas longtemps!

Ah! si nous avions seulement la doublure d'un Riche-lieu ou l'ombre de cet homme de bronze dont la figure gigantesque est encore debout sur la place Bellecour, le proverbe serait bientôt réalisé et l'Empereur d'Alle-magne serait bien aise de pouvoir se retrouver marquis de Brandebourg.

Mais des hommes de bronze, il n'y en plus en France par le temps qui court; on n'en souffre pas même l'image, et, quand on n'ose pas en détruire les effigies, on en efface soigneusement les noms.

Il ne faut pas que l'on se souvienne qu'il y a eu un prince qui avait fait l'Alsace française, ni un homme de guerre qui avait détruit la puissance militaire de la Prusse. Cela pourrait humilier MM. Glais-Bizoin et Gambetta.

Ce serait vraiment dommage! Ce M. Glais-Bizoin qui prononce des harangues si héroïques la veille d'une bataille, M. Gambetta, ce grand stratège, qui donne des ordres aux généraux et fait écharper notre dernière armée parce qu'il a confondu Epinay près Saint-Denis avec Epinay près Longjumeau!

Il y a cependant une chose déplaisante chez ces messieurs, ce sont leurs noms. Il est fâcheux de s'appeler Gambetta quand on occupe une si haute position : dès que l'on prononce le nom du ministre de la guerre et de l'intérieur, une consonne importune vient aussitôt l'altérer d'une façon fort mal séante. Ce nom est vraiment prédestiné.

Que M. Gambetta ne fait-il comme son adversaire le comte de Bismark, lui se nomme M. de Bellemaison-Schonhausen, et il faut convenir qu'il en construit une assez belle à son maître. Reste à savoir si elle sera solide. Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui, dit la sagesse des nations.

Dans tous les cas, si les œuvres de notre gouvernement de circonstance ne durent pas, ce ne sera pas faute d'y avoir mis le temps. De peur d'avancer trop vite, la Pénélope, nous voulons dire la délégation de Tours et de Bordeaux prend la peine de défaire le lendemain ce qu'elle a fait la veille. On ne saurait énumérer la quantité d'ordres, de décrets, de dépêches qui depuis trois mois se suivent et ne se ressemblent pas. Elections à la Constituante décrétées, puis contre-mandées, redécritées et recontremandées; guerre à outrance, puis propositions de paix, puis rupture; d'une part, philippiques foudroyantes contre l'ennemi qui poursuit la guerre, et de l'autre, protestations solennelles, serment « à la manière antique » de ne pas traiter avec lui tant que nous ne l'aurons pas rejeté au-delà de nos frontières. Et les ordonnances relatives à la mobilisation et à l'organisation militaire, et le classement des hommes appelés, et les nominations, les révocations de généraux, les ordres, les contre-ordres, les formations, les dislocations d'armées, quel chaos! et qui pourrait y démêler les éléments d'une organisation. On n'a pas le loisir d'y percevoir une idée, que déjà un nouveau décret vient tout bouleverser et remettre en question.

Et il y a des gens naïfs qui admirent cela et qui parlent avec conviction de « l'activité de notre jeune ministre de l'intérieur »; pour nous, nous préférons un peu moins de cette « dévorante » activité, mais un peu plus de logique et de sens commun.

Un bon point à M^e Andrieux, le nouveau procureur général. On se rappelle quelles réclamations s'élevèrent à la chambre contre le rôle administratif que l'on faisait jouer aux juges de paix dont l'action devait, disait-on, se restreindre à leurs strictes attributions. M^e Andrieux, depuis qu'il a revêtu la toge de pourpre et d'hermines, brave ces vaines plaintes, il vient de charger les juges de paix de veiller à la convocation des citoyens appelés sous les drapeaux par les derniers décrets.

Tout va bien et l'un de ces jours M^e Andrieux, un peu distrait, commencera ainsi une de ses ordonnances : « Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français... »

Ne désespérons de rien, on en a bien vu d'autres.

LÉON.

BOMBARDEMENTS.

Les généraux allemands hésitent à bombarder Paris, mais ils ont nettement déclaré qu'ils comptaient sur ce moyen pour réduire la capitale, et ils en ont trop largement usé vis-à-vis de nos places assiégées pour croire qu'on doute de la sincérité de leurs menaces.

Le bombardement, ce mode d'attaque que Vauban méprisait, a acquis de nos jours une importance hors ligne qu'il doit à la force énorme de l'artillerie actuelle.

Ce n'est guère qu'au XVII^e siècle que l'emploi de la bombe s'est généralisé. Quoique connue depuis près de cent ans, elle était rarement utilisée, si bien qu'un

officier anglais, commissaire général de l'artillerie de France, put, sans soulever de réclamation, s'attribuer le mérite d'avoir, le premier, employé régulièrement les bombes au siège de Lamothe en 1634.

Les résultats terrifiants qui étaient obtenus par ce moyen, en vulgarisèrent l'emploi, et le bombardement fut depuis Louis XIV l'accessoire obligé de l'attaque des places; mais il n'était qu'un auxiliaire des opérations d'un siège régulier, dont l'objectif était toujours la destruction des ouvrages défensifs.

Cependant, plus l'artillerie se perfectionnait, plus le bombardement acquérait de l'importance; on en vint, dès le dernier siècle, à obtenir la reddition des places par la seule action des bombes. Enfin, de nos jours, un officier français, M. de Blois, a, le premier, préconisé l'emploi exclusif des feux courbes dans l'attaque des places, et posé les principes qui devaient, selon lui, les faire préférer. Ces principes sont l'action destructive opérée par les bombes, l'impossibilité d'arrêter les ravages de ces projectiles, et en troisième lieu, cette considération que de cette façon, on atteint le but désiré plus rapidement et au prix de moins de sang répandu. Tout s'accorde donc, même l'humanité, à faire préférer ce moyen. L'auteur ajoutant des faits à l'appui de son raisonnement, montre que sur 222 attaques, il y a eu 64 bombardements et 44 sièges méthodiques, et que sur ces 44, 20 ont été accompagnés de bombardement.

Ce sont de semblables appréciations qui prédominent évidemment dans l'état-major allemand, car sur seize places qu'ils nous ont prises, une a succombé à la famine, Metz; huit, Wissembourg, Leichtenberg, Petite-Pierre, Marsal, Sedan, Laon et Soissons se sont rendues dès les premières attaques; six, Toul, Verdun, Thionville, La Fère, Schelstadt et Neuf-Brisach, ont capitulé par suite du bombardement; une seule enfin, Strasbourg, y a résisté, et n'a pu être prise que par un siège en règle.

Ces chiffres sembleraient établir victorieusement la supériorité de la méthode nouvelle. Mais il y a là une illusion évidente. Les six places dont il s'agit étaient dans des conditions qui ne leur permettaient pas d'opposer une résistance efficace, et l'unique exemple de Strasbourg suffit à prouver combien la destruction des édifices peut être insignifiante sur les destinées d'une place.

A l'égard de Paris, il est vrai que le bombardement produirait une impression profonde sur la population, mais cet avantage ne compenserait pas le renom fâcheux dont cette mesure entacherait les armes allemandes, quoique nous-mêmes nous en ayons usé dans nos guerres en Allemagne et en Europe; il compenserait encore moins la perte de temps occasionnée par l'établissement du matériel énorme qu'exige le bombardement d'une ville aussi grande que Paris.

Il paraît peut-être ridicule d'oser critiquer un ennemi toujours victorieux, et dont les succès n'ont cessé d'affirmer l'habileté; néanmoins nous nous permettons de dire que l'idée de s'emparer de Paris par la famine et le bombardement, a été un calcul erroné de l'état-major prussien. Si au lieu d'avoir affaire à un gouvernement aussi inexpérimenté, aussi incapable que la délégation de Tours, les Allemands avaient eu à lutter contre un pouvoir actif, intelligent et habile, les semaines qu'ils ont perdues devant Paris leur auraient été fatales. Depuis plus d'un mois, une armée de 2 à 300 mille hommes, jeune, il est vrai, mais sérieuse, exercée et instruite, aurait menacé leurs lignes d'investissement et leur aurait inmanquablement fait perdre le fruit de leur première campagne.

Si, au contraire, ils avaient poursuivi vivement les avantages qu'ils avaient d'abord obtenus devant Paris, appliqué à l'attaque d'un point de la ligne des forts une partie des ressources immenses qu'ils ont consacrées à un bombardement problématique, ils seraient parvenus à percer sur un point cette défense; ce coup de vigueur, sans parler du résultat matériel, aurait profondément réagi sur la population et la garnison, et entraîné vraisemblablement la chute rapide de cette place. Cette opinion que nous avons eue dès le début de l'investissement se raffermirait de plus en plus dans notre esprit et doit être en ce moment partagée par beaucoup d'hommes du métier, même allemands.

Assurément nos ennemis sont habiles et instruits, mais néanmoins, ils ont commis plus d'une faute capitale dans la durée de cette campagne; nous pourrions même encore à cette heure suprême en venir à bout, si nous avions à notre tête autre chose que des rhéteurs et des Démosthènes de pacotille.

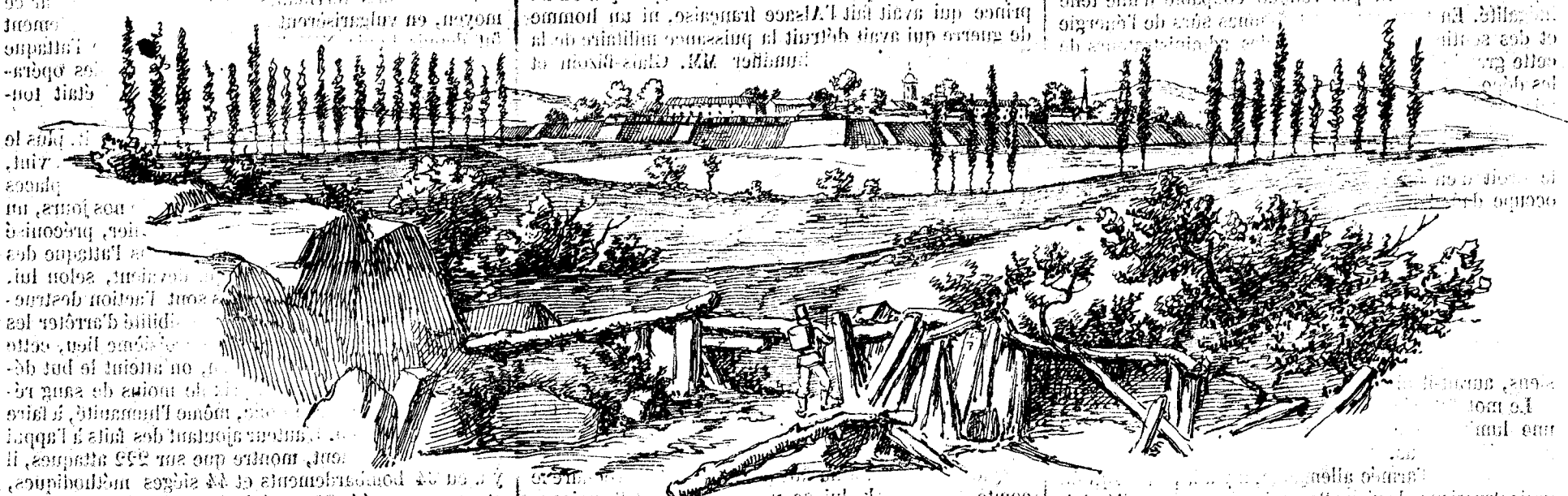
FOLLARD.

Le Gérant, VIBERT.

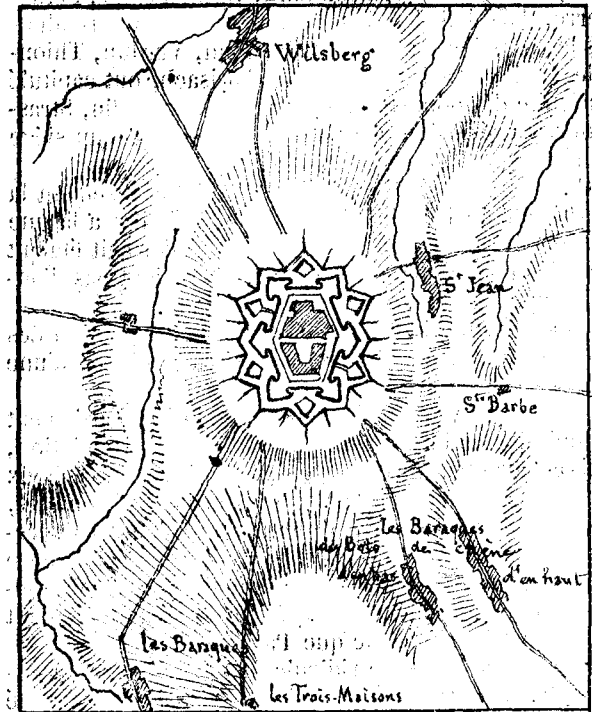
PHALSBOURG

de l'Alsace, comme on le voit sur la carte ci-dessous, est une petite place de guerre, à l'un des passages des Vosges. Elle fut bâtie en 1570 par un prince palatin et cédée en 1661 à Louis XIV, qui la fit fortifier par Vauban. Ses travaux de défense, élevés en 1679, sont un exemple du premier tracé de ce célèbre ingénieur. Son plan est un hexagone inscrit dans une ellipse, disposition que, lui imposait la forme du monticule sur lequel elle est construite. Ses bastions sont à oreillons, et ses courtines couvertes par des demi-lunes sans flancs. Le plan que nous publions suffit à en donner une parfaite idée. La ville elle-même est fort petite, et sa population ne dépasse pas 2,000 âmes. Comme on peut le voir par la vue qui accompagne ce plan, la colline sur laquelle elle est assise n'est qu'un mouvement de terrain peu élevé et que dominent les hauteurs environnantes. Les Prussiens, après avoir essayé vainement de l'enlever, se contentèrent de l'investir. Le 71^{me} régiment de landwehr était dernièrement chargé de ce soin et défendait les abatis d'arbres qui constituaient les lignes de circonvallations. Après plus de quatre mois de blocus, Phalsbourg a dû se rendre. Sa garnison, commandée par le chef de bataillon Taillant, se composait de 1894 hommes, dont 52 officiers, et disposait de 65 pièces. Notre vue est la reproduction d'un croquis pris d'après nature des lignes allemandes. L'Univers illustré, du 27 août, en a donné un dessin tout à fait imaginaire, où Phalsbourg est représenté au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.



C'est de la forme de la colline sur laquelle elle est assise, et non de la forme du rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins, que Phalsbourg est représenté au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.



de la forme de la colline sur laquelle elle est assise, et non de la forme du rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins, que Phalsbourg est représenté au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

PHALSBOURG.

Phalsbourg ou mieux Pfalsbourg (château palatin), suivant son étymologie, est une petite place de guerre, à l'un des passages des Vosges. Elle fut bâtie en 1570 par un prince palatin et cédée en 1661 à Louis XIV, qui la fit fortifier par Vauban. Ses travaux de défense, élevés en 1679, sont un exemple du premier tracé de ce célèbre ingénieur. Son plan est un hexagone inscrit dans une ellipse, disposition que, lui imposait la forme du monticule sur lequel elle est construite. Ses bastions sont à oreillons, et ses courtines couvertes par des demi-lunes sans flancs. Le plan que nous publions suffit à en donner une parfaite idée. La ville elle-même est fort petite, et sa population ne dépasse pas 2,000 âmes. Comme on peut le voir par la vue qui accompagne ce plan, la colline sur laquelle elle est assise n'est qu'un mouvement de terrain peu élevé et que dominent les hauteurs environnantes. Les Prussiens, après avoir essayé vainement de l'enlever, se contentèrent de l'investir. Le 71^{me} régiment de landwehr était dernièrement chargé de ce soin et défendait les abatis d'arbres qui constituaient les lignes de circonvallations. Après plus de quatre mois de blocus, Phalsbourg a dû se rendre. Sa garnison, commandée par le chef de bataillon Taillant, se composait de 1894 hommes, dont 52 officiers, et disposait de 65 pièces. Notre vue est la reproduction d'un croquis pris d'après nature des lignes allemandes. L'Univers illustré, du 27 août, en a donné un dessin tout à fait imaginaire, où Phalsbourg est représenté au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

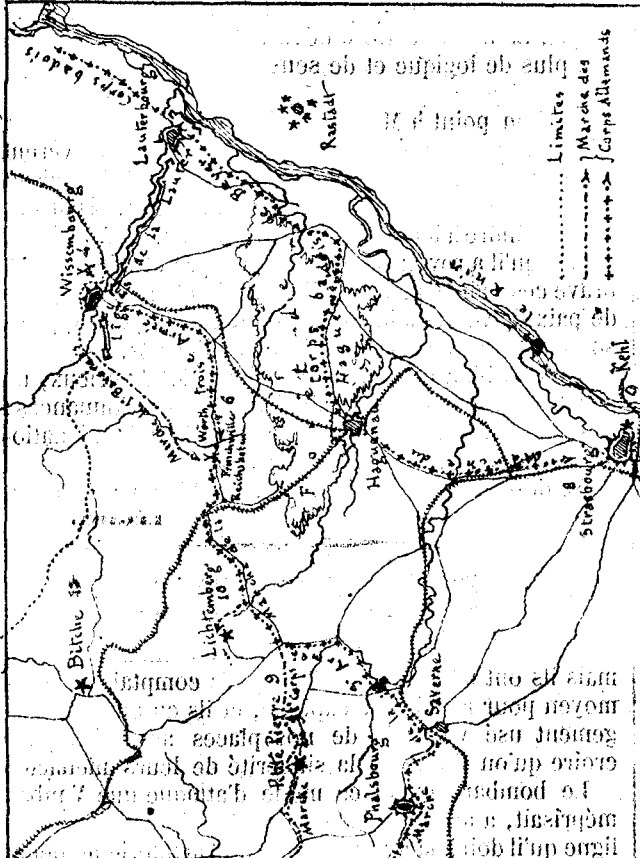
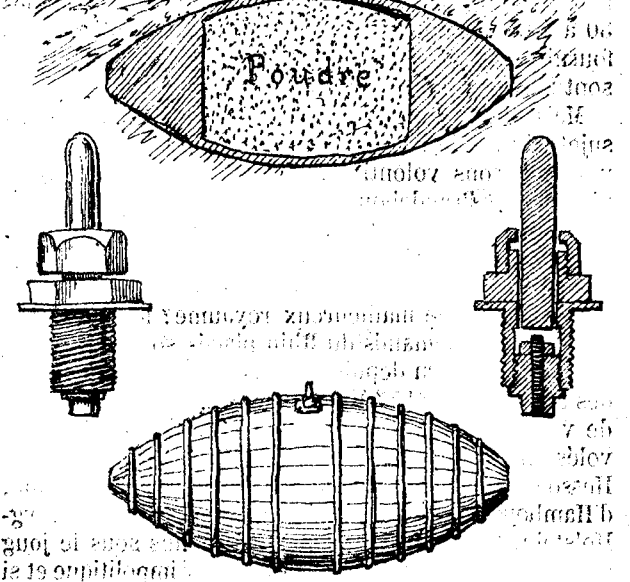
Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

LES TORPILLES.

Les torpilles, comme on sait, sont des engins explosibles destinés à défendre l'abord des côtes ou des villes maritimes contre l'approche des flottes ennemies. On a appliqué ce même moyen à intercepter les chemins et les routes, et nous donnons un exemple de ce système de défense. Nos croquis suffisent pour le faire comprendre. Un petit baril de poudre est enfoncé dans le sol, muni à sa partie supérieure d'un appareil à percussion qui rappelle absolument celui du fusil à tabatière. C'est simplement une tige métallique mobile qui, venant à être pressée, frappe une amorce fulminante placée en dessous. Ce mécanisme affleure le sol, et on le recouvre d'une planche ou d'un autre corps d'une surface assez vaste pour que l'ennemi, en passant, soit amené à le rencontrer dans sa marche et à déterminer ainsi l'explosion par le moindre choc.

Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.



Il ne faut pas que l'on se laisse tromper par les hommes de la presse, qui ont écrit dans l'Univers illustré, du 27 août, que Phalsbourg était au sommet d'un rocher escarpé, au fond d'une sombre forêt de sapins. C'est ainsi que des journaux prétendus graves renseignent leurs lecteurs, et malheureusement le texte répond à ces dessins.

Les défenses de la Lauter et des Vosges.

La Lauter, petite rivière qui sépare au nord-est la France de l'Allemagne, et la chaîne des Vosges sont des lignes importantes de défense de nos frontières. Louis XIV avait surtout concentré sur ce point un grand nombre de forteresses destinées à couvrir ces passages exposés aux premières attaques de l'invasion. Wissembourg et Lauterbourg, renforcées plus tard par des lignes souvent enlevées et reprises, présentaient un premier obstacle soutenu par Haguenau et enfin par Strasbourg. Les quatre défilés de la chaîne septentrionale des Vosges étaient défendus par quatre petites places qui ont plus d'une fois arrêté l'invasion. Au sud, Phalsbourg couvre la route et le chemin de fer de Strasbourg à Nancy; au nord, Bitché commande le chemin de fer et la route de Metz. La Petite-Pierre et Lichtemberg défendent des passages moins importants. Ces deux dernières sont tombées dès le 9 et le 10 août entre les mains de l'ennemi. Bitché seul résiste encore. Lauterbourg et Haguenau sont démantelés; Wissembourg n'est qu'une enceinte incapable d'une résistance sérieuse. Toutes ces places avaient été pour ainsi dire abandonnées, elles n'étaient même pas dans l'état où elles avaient été mises lors de leur construction, tandis qu'elles auraient dû être renforcées de nouveaux ouvrages en raison des progrès de l'artillerie. Le tracé de la marche des troupes allemandes du 4 au 10 août montre de quelle utilité auraient été ces forteresses si on les avait maintenues dans un état convenable de défense.

FOLLARD.